

The Film présente

Julie Delpy, Sandrine Kiberlain, Laurent Lafitte

Les Barbares

Un film de Julie Delpy

avec Ziad Bakri, Jean-Charles Clichet, India Hair,
Dalia Naous, Mathieu Demy, Marc Fraize, Rita Hayek, Fares Helou, Emilie Gavois-Kahn
et Albert Delpy
avec la participation de Brigitte Roüan

Durée : 1h41 – Format : 1.85 – Son : Numérique 5.1

Au cinéma le 18 septembre

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet – 75017 Paris
tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

PRESSE

Marie Queysanne
marie@marie-q.fr
presse@marie-q.fr
Tél. : 01 42 77 03 63

SYNOPSIS

A Paimpont, l'harmonie règne : parmi les habitants, il y a Joëlle - l'institutrice donneuse de leçons, Anne – la propriétaire de la supérette portée sur l'apéro, Hervé – le plombier alsacien plus breton que les Bretons, ou encore Johnny – le garde-champêtre fan de... Johnny.

Dans un grand élan de solidarité, ils acceptent avec enthousiasme de voter l'accueil de réfugiés ukrainiens. Sauf que les réfugiés qui débarquent ne sont pas ukrainiens... mais syriens ! Et certains, dans ce charmant petit village breton, ne voient pas l'arrivée de leurs nouveaux voisins d'un très bon œil.

Alors, au bout du compte, c'est qui les barbares ?

Entretien avec Julie Delpy

Vous alternez films réalisés à l'étranger et en France, mais les seconds sont tous des comédies de mœurs, pourquoi ?

Cela vient sans doute plus de mon goût pour l'humour et la satire. J'aime parler de sujets qui ont une valeur à mes yeux mais sur ce ton qui est plus à même d'attirer les spectateurs sans leur faire la leçon. J'aime les comédies qui ont du sens, poussent à la réflexion.

Il y a aussi peut-être une raison économique à ça : il est plus facile de monter des comédies en France. Encore que, *LES BARBARES* est un contre-exemple, à cause de son sujet, il n'a pas été très facile de le monter financièrement.

Une réplique comme, « moi, je parle pas le Macron. » énoncée par le garde-champêtre laisse transparaitre une sensibilité politique ?

Ce film veut avant tout amuser les gens, tout en ayant un sous-texte. Sans être innocent pour autant : tous les tableaux du film, qui précèdent les 5 actes sont liés aux guerres de religion, coloniales, à la prétendue supériorité blanche. Ça vient, là encore, de mon éducation. Penser qu'une race, une religion, ou une personne est inférieure aux autres est totalement inacceptable. Ici, je l'ai fait d'une manière imagée, chaque acte est illustré par des grands moments de musique classique, avec le choix spécifique de Beethoven et Mozart.

La galerie de personnages dans le film évoque l'esprit de certaines comédies françaises des années 70. Aviez-vous des références en tête ?

Pas vraiment. Et en général, j'en ai très peu quand je fais des films. Là, il y a peut-être deux trois moments, comme les séquences dans la longère avec la charcutière et l'épicier ou je me suis rapproché de certaines choses comme *LES GALETTES DE PONT-AVEN*... Cela dit, j'aime le ton des comédies de cette époque, notamment celles du Splendid, cet humour qui était plutôt cash. Aujourd'hui on prend des pincettes, on moralise beaucoup. Je préfère quand les choses sont un peu envoyées dans la gueule des gens... Sans vouloir défendre une liberté d'expression débridée, je crains qu'on soit en train d'y nuire. Or, pour moi il est essentiel que les pensées uniques, le raisonnement critique, philosophique persistent. Mon identité n'est définie que par mon esprit critique.

Revenons sur cette idée de comédie sociologique. Elle joue aussi sur la manière dont on compose le casting d'un portrait de groupe. Comment avez-vous choisi vos comédiens ?

Il y a évidemment des gens avec qui j'ai déjà travaillé, Mathieu Demy ou mon père. Mais aussi des choses qui tiennent de l'instinct. J'ai rencontré Laurent Lafitte lors d'un festival et j'ai eu la sensation qu'il serait parfait dans ce rôle de plombier, mais aussi qu'il saurait comprendre le scénario et qu'il s'amuserait aussi. Idem pour Sandrine Kiberlain, que j'avais croisé à plusieurs reprises. Je l'ai immédiatement trouvée profondément humaine, donc je me suis dit que ce serait un projet qu'elle pourrait aimer, parce que s'il essaye de dire quelque chose, c'est comment garder une empathie envers les autres. Ma directrice de casting craignait qu'elle refuse parce que c'est un rôle secondaire, mais elle a accepté tout de suite. Et pour les autres, c'est pareil, que ce soit Marc Fraize, on m'a dit qu'il n'était intéressé que par ses spectacles, que jamais ça ne l'intéresserait. Il l'a lu et dit oui dans la foulée.

Avec *LES BARBARES* c'est la première fois que vous réalisez un film qui soit très frontal, qui semble né d'une réaction plus éruptive que les précédents...

Probablement, mais ce n'est pas forcément vrai : *LE SKYLAB* parlait en filigrane d'une famille déchirée, d'une fracture entre d'un côté des personnes libérales et de l'autre d'Extrême-droite. Pour moi, il était très clair que ce film parlait autant de ce moment avant l'arrivée de Mitterrand au pouvoir que d'un racisme post-colonialiste, qui a un peu bercé mon enfance, même s'il y avait des nuances : mon père était, et reste à l'opposé de ce mode de pensée, mais c'était celui d'autres membres de ma famille. C'est quelque chose qui m'a beaucoup choquée enfant et qui est resté en moi. Je pense que *LES BARBARES* parle aussi de ça mais sans essayer d'être une leçon de morale. Je n'aime pas les films qui enfoncent le clou, tapent sur la tête. Il était indispensable de conserver une humanité à chaque personnage, même pour les plus caricaturaux, de ne pas en faire des personnages insupportables mais de montrer la réalité de gens qui réagissent par peur. Mon personnage, Joëlle, le dit à un moment : « *c'est la peur, la peur des autres, la peur qu'on leur prenne quelque chose, même si on ne leur prend pas, la peur qu'on leur prenne* ».

Le parallèle avec *LE SKYLAB* est d'autant plus évident : d'un portrait de groupe à cet instantané d'une époque, en passant par la Bretagne. Toutefois, celui-ci se déroulait juste avant Mai 81, période qui était pleine d'espoir. *LES BARBARES* se situe lui, dans un présent beaucoup plus incertain...

Il est très clair que le climat actuel n'est pas des plus serein. Mon fils a 15 ans et étudie au collège ces temps-ci les dictatures. Il m'a dit « *Maman, c'est un cercle qui revient tous les 80 ans, c'est catastrophique* ». Sauf qu'aujourd'hui tout empire, du pouvoir militaire à la surpopulation ou au réchauffement climatique, autant de chose qui vont envenimer la situation. L'humain est sur une mauvaise pente. Mais, comme on dit, après l'orage, le beau temps. Ça risque juste de prendre beaucoup de temps, malheureusement, donc il faut rester vigilant. Pour autant, *LES BARBARES* n'est pas un film à message ; il essaie simplement d'être honnête sur une situation actuelle qu'il ne faut ni minimiser ni diaboliser.

Parmi les multiples strates de votre film, il y a justement la question d'un déni, qu'il soit par rapport aux autres ou par rapport à soi. Notamment pour les personnages des femmes qui finissent toutes dans une forme d'éveil.

Oui, elles finissent par se rebeller. Je me suis rendue compte en le revoyant récemment que ce film est profondément féministe. Pas au sens d'une critique simpliste du patriarcat dans ce qu'il peut avoir d'agressif. D'ailleurs *LES BARBARES* n'est pas anti-hommes, il y en a des très biens dans le film, mais contre le machisme. D'où cette femme de plombier, particulièrement soumise à son mari, qui finit par se rebeller, lui dire « *A partir de maintenant c'est moi qui décide* ». Les femmes sauvent d'ailleurs la mise, en mettant leurs différends et leurs à-priori de côté. Et même si c'est un peu lourd de sens, ça va jusque dans la scène d'accouchement, où tout en donnant la vie, elles poussent deux hommes à en faire de même.

Ce qui ramène à une idée de mécanique de comédie : les personnages dont vous vous moquez le plus sont les hommes, mais sans en faire des archétypes, juste montrer leur part de ridicule...

C'est quelque chose qui s'est manifesté dès l'écriture. Les hommes comme les femmes ont des failles dans ce film, mais la part comique touche surtout les premiers. Surtout un, qui est en quelque sorte le « méchant », le véritable antagoniste. Il est arcbouté sur ses convictions d'emblée, il bute sur tout, et a un comportement de coq de basse-cour. Il est très primaire. Mais ce n'est pas une invention, il y a des gens comme ça, voire dix fois pire

dans la réalité, beaucoup plus agressif, violent, radical. Mais j'ai équilibré ça par d'autres caractères : le grand-père est formidable, le paysan aussi. Jusqu'à ce migrant qui lui, a juste du mal à s'adapter. Il n'était pas question pour autant d'en faire une généralité, j'avais juste envie à travers ce personnage, d'un père qui n'arrive pas à accepter d'être en dessous de son niveau parce qu'il est réfugié. Mais il était nécessaire d'avoir des personnages qui ne soient pas aimables d'emblée comme cet épicier, sans le rendre antipathique. Ces figures-là sont les plus drôles, permettent des ressorts de comédie.

LES BARBARES fait référence à de nombreux évènements socio-politiques. Mais quel a été son déclencheur ?

Clairement une envie de parler de la manière dont sont reçus les réfugiés en Europe. Mais sans être dans le jugement, bien plus dans une idée d'observation. Avec mes co-scénaristes nous nous sommes basés sur des émissions, des documentaires sur le sujet, mais avons aussi interviewés beaucoup de réfugiés dans plusieurs pays européens. Et puis, alors qu'on travaillait sur ce scénario depuis pas mal de temps, la guerre en Ukraine a eu lieu. Elle a eu pour effet très rapide de nous faire sauter aux yeux, les différentes façons de traiter les gens. Nous avons alors élargi le champ en interviewant aussi des gens qui étaient braqués contre l'idée d'accueillir des réfugiés, afin de pouvoir intégrer ce ressenti à une dynamique de comédie. J'avais envie de décrire toute la palette du racisme, ses différents degrés, jusqu'à son inverse, la bienveillance ou la culpabilité. Le contexte d'un village, à la fois lieu clos mais aussi empli d'une variété était idéal pour cela.

LES BARBARES porte donc un regard sur l'Europe, mais par une réalisatrice qui est-elle même migrante : vous êtes une française qui vit à Los Angeles depuis des années. Est-ce que cette situation a influencé le film ?

Je suis effectivement une émigrée, mais pas une réfugiée, ce qui fait quand même une énorme différence. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir connu un traitement particulier : on a beau penser que les Français sont bienvenus aux USA, ça reste un fantasme. Je le ressens très souvent, dès qu'il y a un problème ou que je refuse quelque chose, je suis regardée différemment. D'où que l'on vienne, où que l'on s'installe, il y a un jugement plus négatif sur un immigré que sur un national. Je ne veux pas me comparer avec les réfugiés politiques, leur situation est bien moins privilégiée que la mienne. Ma vision de l'Europe est singulière, parce que je fais des allers-retours entre les USA et elle. C'est en revenant en France que des choses comme la montée des mouvements identitaires m'a sauté à la gorge, et mis dans un état de confusion par rapport au pays que je connaissais avant d'en partir. Ce film-là est aussi une manière pour moi de l'explorer.

Vous terminez LES BARBARES sur une relation qui se noue entre la fille adolescente des réfugiés et un collégien du village...

Ah mais ça reste un film hyper positif! Ce n'est pas parce que je suis d'un naturel assez sombre, qu'il ne faut pas garder espoir. Je n'ai pas envie de mettre dans la tête de mon gamin l'idée qu'il n'y a plus d'avenir sur cette planète, qu'on est tous cons comme des balais, tous des fachos, et qu'on va tous s'entretuer. Justement ces deux ados, ils sont encore ouverts au monde, ils n'ont pas peur, ni l'un ni l'autre de se lancer dans cette histoire. J'ai envie de voir ces deux jeunes, leur histoire d'amour ; je sais qu'elle est possible.

Filmographie de Julie Delpy

Réalisation

Cinéma :

2018 – My Zoe

2015 – Lolo

2012 – 2 Days in New-York

2011 – Le Skylab

2009 – La Comtesse

2007 – 2 Days in Paris

2002 – Looking for Jimmy

Télévision :

2020 – On the Verge (Canal + / Netflix – 12 x 30')

Liste artistique

Julie Delpy

Sandrine Kiberlain

Laurent Lafitte

Ziad Bakri

Jean-Charles Clichet

India Hair

Dalia Naous

Mathieu Demy

Marc Fraize

Rita Hayek

Fares Helou

Emilie Gavois-Kahn

et Albert Delpy

avec la participation de Brigitte Roüan

Joëlle Lesourd

Anne Poudoulec

Hervé Riou

Marwan Fayad

Sébastien Lejeune

Géraldine Riou

Louna Fayad

Philippe Poudoulec

Johnny Jannou

Alma Fayad

Hassan Fayad

Marylin Legall

Yves Auteuil

Jacqueline Moulin

Liste technique

Réalisation	Julie Delpy
Produit par	Michael Gentile
Scénario de	Julie Delpy, Matthieu Rumani, Nicolas Slomka
Avec la collaboration de	Léa Doménach
Directeur de la photographie	George Lechaptois
Son	Julien Sicart, Victor Praud, Tristan Pontecaille
Première assistante réalisatrice	Julie Richard
Décoration	Quentin Millot
Costumes	Amandine Cros
Scripte	Chloé Rudolf
Directrice de casting	Aurélie Guichard
Montage	Camille Delprat
Musique originale	Philippe Jakko
Supervision musicale	Schmooze – Matthieu Sibony
Superviseur des effets visuels	Autrechose - Benjamin Ageorges
Directeurs de post-production	Amandine Py, Gaël Blondet
Directeur de production	Vincent Lefeuve
Production	The Film
Ventes internationales	Charades
Distribution France	Le Pacte